

# PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the

INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd auffspringender geistlicher maister ein gepie-  
ter vñ amichter des kaisers Craymo ist zu dieser zeit in dem Dolicates in fern-  
wüdigkeit in fast großer achung gewest. von dem Dolicates in fern-  
Plutarchus der natürlich maister ist in dem heilighumb schen der sitzen ein so-  
gewest das er leichlich ein gepietet des kaisers hat migen erkant werden also  
dignit. sein selb er samkeit der kaiser seinen unger vñ der vnderthanen lieb vñ  
sachen in freichschem vñ hohgeleitet man gar vil bacher von mancherley materien vñ  
tapfretet bey Craymo angenehme begabung erlangt.

VOLUME 2 (2004/2005)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)  
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

The notes to this text are most often either historical or references to the source citations or parallel versions. They also explain B.'s translation of Plutarch's Greek words for Roman institutions, as in *Qu. rom.*: thus *agora* is translated 'place du marché' at 306F, then explained in n. 44, "à savoir le Forum." This is usually alright, but the translation 'assemblée' for *sunklêtos* at 305C is misleading. Plutarch's usual word for Roman assemblies is *ecclêsia* (*Rom.* 27.6 and often); *sunklêtos* in Greek is used for a specially summoned body, and often for a *boule* or other council, different from the assembly (cf. Aristotle *Pol.* 1275b8), and as far as I can see, Plutarch never uses it in his Greek lives, but reserves it for the Roman senate.

The whole volume is concluded by separate indices of names for each work.

We are all indebted to B. and the C.U.F. for a very solid new volume, bringing a conservative text, new interpretations, and thorough commentaries to four quite disparate works. Let us hope that the *Moralia*, begun over thirty years ago, will soon be brought to completion, despite the recent blow caused by a disastrous fire in the warehouse of Les Belles Lettres.

PHILIP STADTER

**TIM G. PARKIN, *Old Age in the Roman World: a cultural and social history*, Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, 2003, XIII + 495 p. ISBN 080187128X.**

En tant qu'éditrice des actes du colloque sur « L'ancienneté chez les Anciens » (Montpellier, 22-24 novembre 2001), il m'a été demandé de rendre compte de l'ouvrage de T. Parkin, qui, très agréable à lire, est aussi très richement documenté. Se proposant d'étudier la vieillesse dans l'Empire romain, l'auteur distingue néanmoins – sans justifier la dissociation – l'Empire romain proprement dit et l'Égypte romaine (cf. 2<sup>e</sup> partie, c. 4 et 5).

La perspective comparatiste entre l'Antiquité et nos sociétés, exprimée de façon répétée (p. 21, 22, 25, 35 et encore en

exergue au chapitre de conclusion, p. 273), n'est pas absolument pertinente. En dépit des nombreuses fluctuations pour fixer l'âge de la vieillesse dans l'Antiquité (cf. c. 1 : de 42 à 77 ans [p. 19] ou de 50 à 60 ans [p. 24]), l'auteur s'en tient à l'*opinio communis* de 60 ans (cf. p. 16 et 25). Or, dans nos sociétés, contrairement à ce que pense G. Parkin (p. 25), ce n'est pas là l'âge de la vieillesse, qui a considérablement reculé, étant donné nos conditions de vie et les progrès de la médecine. À l'inverse cependant, si déterminer un âge, quel qu'il soit, est très difficile dans un monde où, comme le souligne G. Parkin, les documents officiels ne présentent pas l'exactitude des nôtres et où on compte généralement en valeur arrondie, la comparaison avec l'époque moderne (p. 35) peut apparaître comme contestable car il existe encore des peuples chez lesquels l'âge est toujours « présumé ». Il faut donc rester très prudent quand on compare l'Antiquité à notre époque.

Le livre est divisé en quatre parties avec, dans chacune, des chapitres en nombre décroissant : 3 dans la première et la seconde, 2 dans la troisième et un seul dans la dernière partie. Ce déséquilibre dans la structure de l'ouvrage reflète l'importante place accordée aux données purement historiques dans les deux premières parties (« Uncovering Aging Romans » et « Old Age in Public Life »), au détriment de l'aspect plus spécifiquement culturel (« Old Age in Private Life » et « Putting Older People in their Place »). C'est bien dommage, car, sur un plan historique décliné en considérations sociales, économiques et politiques (cf. p. 25), T. Parker n'apporte pas grand-chose de nouveau à une bibliographie déjà fort riche sur le problème de la vieillesse dans l'Antiquité et dans laquelle il occupe lui-même une place (cf. en effet *Demography and Roman Society*, Baltimore-Londres, 1992). En revanche, un certain nombre de remarques auraient gagné à être développées. Ainsi de la perception subjective de l'âge, que l'auteur traite trop brièvement à notre gré (p. 23-25), à travers la comparaison jeune/vieux, le senti-

ment personnel d'être vieux ou la perception de sa vieillesse dans le regard de l'autre. Cette intériorisation de l'âge, pour le coup, est de tous les temps et de tous les lieux, et contredit la remarque, au chapitre suivant, d'une société où l'âge n'a qu'une importance relative (p. 31 : « In societies in which specific rules of age were in operation, it might be assumed that people had an accurate idea of how old they were, but such was not the case in classical times ») ; ou alors il aurait fallu d'abord définir ce qu'était l'âge. Du reste les références littéraires, au c. 3, pour brosser le portrait du vieil homme dans la littérature, sont maladroites, et ce à deux titres : d'abord, Stobée (V<sup>e</sup> siècle) est cité deux fois dont la seconde avant Sénèque ; d'autre part, l'auteur distingue à tort les « traditions sérieuses » (p. 60, « Serious Traditions ») illustrées successivement par Platon (bien que n'appartenant pas au champ défini), Cicéron, Plutarque, Stobée, Sénèque et Pline, et les « traditions populaires » (p. 79, « Popular Traditions ») essentiellement centrées sur Juvénal. Or il s'agit moins dans ce dernier cas de cadre populaire que du genre littéraire de la satire ; dès lors les portraits de vieillard relèvent du stéréotype.

Un autre point, à peine abordé dans le dernier chapitre, aurait mérité un plus long développement, à savoir les rapports vieillesse-médecine : lors du colloque montpelliérain sur « L'ancienneté chez les Anciens », C. Magdelaine (« Vieillesse et médecine chez les médecins grecs, d'Hippocrate à Galien ») a judicieusement traité de la physiologie et de la pathologie liées à l'âge. Il eût été intéressant d'avoir un éclairage similaire, plus nettement centré sur Galien et ses successeurs, vu le champ d'étude défini. Même dans la littérature, si les catarrhes des vieux servent de prétexte à maints quolibets, les caricatures reposent malgré tout sur l'observation de la réalité ! Du reste, quand, dès le premier chapitre, il est question des *aetates hominum* (p. 18) et des divisions « mathématiques » de la vie, on ne saurait souscrire à l'interprétation de T. Parkin

qui en fait « a poetical and philosophical convention, influenced by mathematics, astrology, and superstition and dominated by a desire for numerical symmetry ». Assurément l'arithmologie peut avoir des implications astrologiques, mais son fondement grec est d'origine pythagoricienne, et le dialogue platonicien qui met en scène le pythagoricien Timée a exercé dans le monde romain une influence quasiment aussi importante qu'en Grèce. Dans un tel contexte, Varron (cf. p. 19) est loin d'avoir été le seul Romain à être influencé par ces idées.

Dernière remarque sur la bibliographie : l'étude de T. Parker, abondamment documentée, propose les références fondamentales dans le domaine des études historiques sur la démographie. Sans doute pourrait-on ajouter aux textes de M. D. Grmek son ouvrage sur *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale* (Paris, 1983) ou à celui de M. H. Hansen son étude sur *Demography and Democracy. The Number of Athenian Citizens in Fourth Century B.C.* (Herming, 1986) ; on pourrait également penser à l'édition par J. Blok et P. Masson de *Sexual Asymmetry : Studies in Ancient Society* (Amsterdam, 1987) ou encore à l'étude de S. C. Humphreys sur *The Family, Women and Death* (Londres, 1983). Pour les références littéraires, seuls apparaissent, rubriqués par le nom de leur éditeur, les *Satires Ménippées* de Varron, le *Cato Maior* de Cicéron et les *Œuvres morales 11.1* de Plutarque, ce qui laisse les antiquisants sur leur faim, compte tenu des abondantes citations, dans le corps de l'ouvrage, de textes anciens – grecs ou latins.

Que dire en guise de conclusion sinon que ce livre est à la fois riche de tout un acquis qui pose le présent travail comme un bilan de la question, mais aussi ouvre de nouvelles perspectives que suggère l'auteur ici et là, des pistes à peine défrichées qu'il lui conviendrait d'explorer de façon plus approfondie... pour quoi pas dans un nouvel ouvrage ?

BÉATRICE BAKHOUCHE